

# À mon Frère, revenant d'Italie

Ainsi, mon cher, tu t'en reviens  
Du pays dont je me souviens  
Comme d'un rêve,  
De ces beaux lieux où l'oranger  
Naquit pour nous dédommager  
Du péché d'Ève.

Tu l'as vu, ce ciel enchanté  
Qui montre avec tant de clarté  
Le grand mystère ;  
Si pur, qu'un soupir monte à Dieu  
Plus librement qu'en aucun lieu  
Qui soit sur terre.

Tu les as vus, les vieux manoirs  
De cette ville aux palais noirs  
Qui fut Florence,  
Plus ennuyeuse que Milan  
Où, du moins, quatre ou cinq fois l'an,  
Cerrito danse.

Tu l'as vue, assise dans l'eau,  
Portant gaiement son mezzaro,  
La belle Gênes,  
Le visage peint, l'oeil brillant,  
Qui babille et joue en riant

Avec ses chaînes.

Tu l'as vu, cet antique port,  
Où, dans son grand langage mort,  
Le flot murmure,  
Où Stendhal, cet esprit charmant,  
Remplissait si dévotement  
Sa sinécure.

Tu l'as vu, ce fantôme altier  
Qui jadis eut le monde entier  
Sous son empire.  
César dans sa pourpre est tombé :  
Dans un petit manteau d'abbé  
Sa veuve expire.

Tu t'es bercé sur ce flot pur  
Où Naples enchâsse dans l'azur  
Sa mosaïque,  
Oreiller des lazzaroni  
Où sont nés le macaroni  
Et la musique.

Qu'il soit rusé, simple ou moqueur,  
N'est-ce pas qu'il nous laisse au coeur  
Un charme étrange,  
Ce peuple ami de la gaieté  
Qui donnerait gloire et beauté  
Pour une orange ?

Catane et Palerme t'ont plu.  
Je n'en dis rien ; nous t'avons lu ;  
Mais on t'accuse  
D'avoir parlé bien tendrement,  
Moins en voyageur qu'en amant,  
De Syracuse.

Ils sont beaux, quand il fait beau temps,  
Ces yeux presque mahométans  
De la Sicile ;  
Leur regard tranquille est ardent,  
Et bien dire en y répondant  
N'est pas facile.

Ils sont doux surtout quand, le soir,  
Passe dans son domino noir  
La toppatelle.  
On peut l'aborder sans danger,  
Et dire : « Je suis étranger,  
Vous êtes belle. »

Ischia ! C'est là, qu'on a des yeux,  
C'est là qu'un corsage amoureux  
Serre la hanche.  
Sur un bas rouge bien tiré  
Brille, sous le jupon doré,  
La mule blanche.

Pauvre Ischia ! bien des gens n'ont vu  
Tes jeunes filles que pied nu

Dans la poussière.  
On les endimanche à prix d'or ;  
Mais ton pur soleil brille encor  
Sur leur misère.

Quoi qu'il en soit, il est certain  
Que l'on ne parle pas latin  
Dans les Abruzzes,  
Et que jamais un postillon  
N'y sera l'enfant d'Apollon  
Ni des neuf Muses.

Il est bizarre, assurément,  
Que Minturnes soit justement  
Près de Capoue.  
Là tombèrent deux demi-dieux,  
Tout barbouillés, l'un de vin vieux,  
L'autre de boue.

Les brigands t'ont-ils arrêté  
Sur le chemin tant redouté  
De Terracine ?  
Les as-tu vus dans les roseaux  
Où le buffle aux larges naseaux  
Dort et rumine ?

Hélas ! hélas ! tu n'as rien vu.  
Ô (comme on dit) temps dépourvu  
De poésie !  
Ces grands chemins, sûrs nuit et jour,

Sont ennuyeux comme un amour  
Sans jalousie.

Si tu t'es un peu détourné,  
Tu t'es à coup sûr promené  
Près de Ravenne,  
Dans ce triste et charmant séjour  
Où Byron noya dans l'amour  
Toute sa haine.

C'est un pauvre petit cocher  
Qui m'a mené sans accrocher  
Jusqu'à Ferrare.  
Je désire qu'il t'ait conduit.  
Il n'eut pas peur, bien qu'il fût nuit ;  
Le cas est rare.

Padoue est un fort bel endroit,  
Où de très grands docteurs en droit  
Ont fait merveille ;  
Mais j'aime mieux la polenta  
Qu'on mange aux bords de la Brenta  
Sous une treille.

Sans doute tu l'as vue aussi,  
Vivante encore, Dieu merci !  
Malgré nos armes,  
La pauvre vieille du Lido,  
Nageant dans une goutte d'eau  
Pleine de larmes.

Toits superbes ! froids monuments !  
Linceul d'or sur des ossements !  
Ci-gît Venise.  
Là mon pauvre coeur est resté.  
S'il doit m'en être rapporté,  
Dieu le conduise !

Mon pauvre coeur, l'as-tu trouvé  
Sur le chemin, sous un pavé,  
Au fond d'un verre ?  
Ou dans ce grand palais Nani ;  
Dont tant de soleils ont jauni  
La noble pierre ?

L'as-tu vu sur les fleurs des prés,  
Ou sur les raisins empourprés  
D'une tonnelle ?  
Ou dans quelque frêle bateau.  
Glissant à l'ombre et fendant l'eau  
À tire-d'aile ?

L'as-tu trouvé tout en lambeaux  
Sur la rive où sont les tombeaux ?  
Il y doit être.  
Je ne sais qui l'y cherchera,  
Mais je crois bien qu'on ne pourra  
L'y reconnaître.

Il était gai, jeune et hardi ;

Il se jetait en étourdi  
À l'aventure.  
Librement il respirait l'air,  
Et parfois il se montrait fier  
D'une blessure.

Il fut crédule, étant loyal,  
Se défendant de croire au mal  
Comme d'un crime.  
Puis tout à coup il s'est fondu  
Ainsi qu'un glacier suspendu  
Sur un abîme...

Mais de quoi vais-je ici parler ?  
Que ferais-je à me désoler,  
Quand toi, cher frère,  
Ces lieux où j'ai failli mourir,  
Tu t'en viens de les parcourir  
Pour te distraire ?

Tu rentres tranquille et content ;  
Tu tailles ta plume en chantant  
Une romance.  
Tu rapportes dans notre nid  
Cet espoir qui toujours finit  
Et recommence.

Le retour fait aimer l'adieu ;  
Nous nous asseyons près du feu,  
Et tu nous contes

Tout ce que ton esprit a vu,  
Plaisirs, dangers, et l'imprévu,  
Et les mécomptes.

Et tout cela sans te fâcher,  
Sans te plaindre, sans y toucher  
Que pour en rire ;  
Tu sais rendre grâce au bonheur,  
Et tu te railles du malheur  
Sans en médire.

Ami, ne t'en va plus si loin.  
D'un peu d'aide j'ai grand besoin,  
Quoi qu'il m'advienne.  
Je ne sais où va mon chemin,  
Mais je marche mieux quand ma main  
Serre la tienne.

Alfred de Musset (1810–1857)